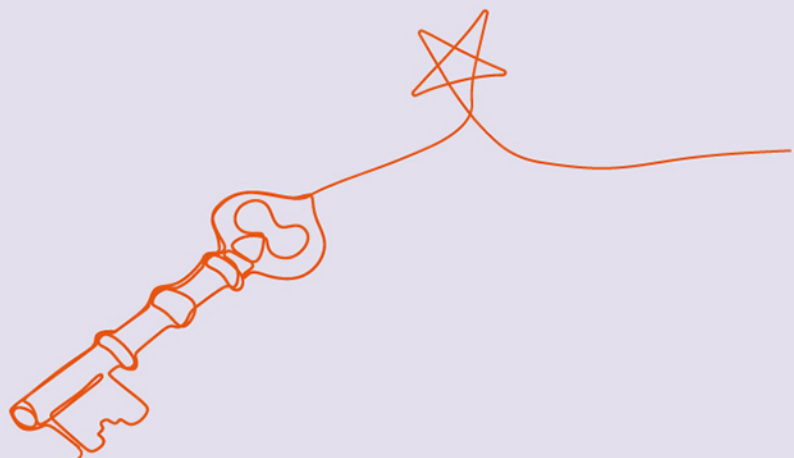


FABIENNE GRELLIER

TATHĀGATA,  
C'EST PEUT-ÊTRE TOI...

ROMAN



**INDIGRAPHE**  
*Edition inspirante*

Indigraphe  
L'édition inspirante  
32 chemin de la Roche - 31390 Carbonne  
[www.indigraphe.fr](http://www.indigraphe.fr)  
Achévé d'imprimer : novembre 2019 chez CPI  
Dépôt légal : novembre 2019  
978-2-38080-002-9

FABIENNE GRELLIER

TATHĀGATA  
C'EST PEUT-ÊTRE  
TOI...

ROMAN

Ce récit est une œuvre de pure fiction. Par conséquent toute ressemblance avec des situations réelles ou avec des personnes existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

FABIENNE GRELLIER

TATHĀGATA  
C'EST PEUT-ÊTRE  
TOI...

ROMAN

« Ceux qui ne croient pas à la magie ne la trouveront jamais. »

Roald Dahl

*À mon acolyte de toujours, pour son éternel soutien  
et sa bienveillance,  
À ma mère pour m' avoir donné le goût du livre,  
À mes lecteurs « test », ainsi qu' à deux étoiles Nadia A.  
et Simone S. pour leurs encouragements,  
À mon éditeur inspiré pour son enthousiasme,  
À vous lecteurs qui me lisez.*

## PROLOGUE

Amis lecteurs, je suis comme vous, j'aime lire et j'adore que l'on me raconte des histoires.

Dans ma vie, on m'en a tellement raconté... de belles histoires !

Certaines, je ne les ai pas comprises tout de suite car mon esprit filtre inlassablement à travers mon unique prisme.

Je ne sais pas si, comme moi, vous ressentez parfois cette difficulté à vous ouvrir à autre chose, à un monde que vous ne contrôlez pas ?

Moi... J'avais cette peine. Celle d'oublier mes certitudes, de faire exploser mes repères et de m'exposer à une autre conception que la mienne.

C'est comme cela, qu'un matin frais d'automne, ne sachant comment occuper ma journée, j'ai fait un tour au

parc de ma ville, pour aller boire un café et réfléchir à mon incapacité à m'émerveiller à autre chose.

Rien d'important me direz-vous, encore une banalité de plus, pas de quoi en faire un roman !

Pourtant, ce jour-là restera un des plus marquants de ma vie.

J'ai rencontré une femme, assise à la table d'à côté. Nous avons tout naturellement sympathisé et commencé à échanger.

Je ne saurai dire pourquoi, mais instantanément, elle m'a intriguée, perturbée, illuminée.

Ce matin-là, je me suis enfin autorisée à écouter une autre histoire que la mienne.

Ce matin-là, cette femme m'a donné quelque « chose ».

Cette « chose », ce truc, ce machin, je ne sais comment vous le nommer, vous lui trouverez sûrement un nom.

Une « chose » que ma vie ici-bas attendait. Une « chose » tellement différente...

Pour certains d'entre nous, cette petite « chose » vibre, ronronne, rugit, crie déjà et, en tremblant, hurle à la vie d'exister.

Chloé, de son doux prénom, m'a livré cette « chose » qui n'a pas de mots, qui n'a pas de lois, qui s'installe au fond de chacun d'entre nous avec douceur et passion.

À votre tour, amis lecteurs, d'entendre « cette chose ». À vous de voir ce que vous en ferez !



## I

Chloé :

« Je me suis réveillée un matin avec la certitude que j'étais restée spectatrice de ma vie. Son déroulement ressemblait à un film tumultueux, dont j'étais la productrice-réalisatrice ; mais c'était navrant, je ne maîtrisais en rien les acteurs et n'en connaissais pas le scénario.

J'avais trente ans et j'étais sûre que ce film surprenant s'arrêterait à ma mort. J'étais rendue au stade de la persuasion mentale, d'être dans la vie, immensément folle, de la traverser sans faire un seul pas.

J'avais connu des moments merveilleux, de ces instants qui rendent le sourire aux plus malheureux. Je savais que d'autres m'attendaient, qu'ils étaient sur ma route immensément longue de plaisirs exceptionnels.

Parfois, la patience me manquait. Je voulais aller vite, avancer vers cette source de bonheur, mais rien n'y faisait. Le destin étant parfois trompeur, il me fallait attendre.

C'est dans ces moments-là que je revenais en arrière. J'avais en ma conscience le souvenir profond de ma petite enfance. Celle-ci me harcelait. Je m'étais tant plu dans cette innocence, cette irréflexion. J'aurais voulu bien des jours et des nuits pouvoir y retourner à ma guise. C'était si plaisant de revivre en soi toutes ces sensations qui réchauffent le cœur et refroidissent le dos...

Mais l'adulte que j'étais devenue avait grandi dans une société abruti de vitesse, et je n'avais plus le temps de replonger en arrière.

Il me fallait l'essence pour alimenter ma vie. Je me devais de comprendre son but et son intérêt. Et surtout, par-dessus tout, il me fallait comprendre ce qu'était cette folie, dépravée et vicieuse, qui avait malmené plus d'un de mes semblables ; et parfois de ceux-là, se trouvaient malgré moi, de ces gens que l'on aime et que l'on ne comprend plus.

La folie en elle-même ne représentait rien. Mais dès qu'elle approchait, se faufilait sur un être proche, elle devenait la clé de voûte, l'incontournable condition. Elle était la caution à notre pardon.

Cette folie meurtrière était un film sans scénario, construit à la seconde, imprévisible, que je ne maîtrisais pas, ne comprenais pas.

Bien sûr, de temps en temps, avec quelques amis (jeunesse oblige), on se plaisait à philosopher des heures durant sur ce sujet, et à redire sans cesse : « des fous et des moins fous, qui en est le plus fou ? »

Suivant la personnalité de chacun d'entre nous, se développaient des thèses parfois pittoresques voir hasardeuses, qui nous faisaient partir dans un monde flou et hystérique, où la précision étonnait, le seul sérieux étant celui de penser.

La plupart du temps nos discussions philosophiques finissaient par un fou-rire général, mais il arrivait qu'à force

de frôler la vérité, nous touchions du doigt l'inconnu. Et là, nos discussions finissaient gorges serrées et nous repartions pessimistes et amers.

Grâce à Dieu, je savais prendre et laisser. J'avais appris à faire du noir, du gris et parfois du blanc. Mais certains soirs, je me donnais une triste explication sur les naufragés que nous étions.

De par l'héritage de nos parents, nous étions faits pour réussir, pour s'élever socialement grâce aux moyens qu'ils nous donnaient.

Mais la plupart d'entre nous avaient échoué ou étaient en train de le faire. On avançait laconiquement vers un azur qui resterait tel qu'il était : inaccessible...

On avait bien compris l'enseignement de nos proches : que ce soit le sens du devoir, l'intérêt du travail, le but de la discipline et par-dessus tout le plaisir de l'amour.

Tout ça frôlait l'illogisme. Quand nous étions plus jeunes, la plupart de nos pères nous avaient façonnés dans un écrin doré, ficelés de rêves d'argent où s'y mêlait l'amour et parfois le pouvoir.

Et puis de nos vingt ans, on gagnait le naufrage.

Nos parents étaient partis en croisière sur un yacht, et de leur amour ne restait qu'un radeau, construit à la hâte, voguant à la dérive.

Nous étions devenus, malgré nous, une génération de naufragés, perdus dans un monde sous cellophane, ultra-moderne, où il était pourtant facile de s'orienter.

Nous étions là, perdus, au milieu de cent mille.

Je ne pouvais imaginer la vie se résumer à ça : croire intéressant ce film qui se jouait devant moi ; essayer de m'en persuader devenait insoutenable.

Alors je me suis dit, un jour de précaution, que j'allais tâcher, à défaut de bien naître, d'essayer de bien vivre, afin

de mieux mourir.

Nafragée comme je l'étais, il me fallait un ami sincère,  
une sorte de guide philosophique qui serait simplement là.

C'est comme cela que j'ai rencontré Jean.

## II

J'avais envie de rencontrer autre chose sur ma route qu'un dessin maintes fois dessiné. Je désirais faire de ma vie une exception. Comme tout à chacun, je la voulais unique et différente.

À l'âge où la plupart construisait leur famille et leur maison, je décidais d'élargir mon horizon. J'avais besoin d'espace. Et la nécessité d'apprendre, de connaître et de diversifier ma culture devenait vitale.

Mes connaissances avaient été éduquées, savamment apprises, mais parfaitement impersonnelles. Je voulais peaufiner ma vérité, l'accroître et surtout la délivrer.

Je pris la décision de partir.

Partir à l'autre bout de ma vie, loin de mon propre quotidien, afin de bousculer toutes les sécurités ordinaires que j'avais illusoirement construites pour me protéger.

Suite à différents déboires amoureux dans les années

précédentes, j'avais déjà réfléchi sur la possibilité d'une autre existence, d'une autre façon de concevoir ma propre vie.

Les aléas professionnels, que je venais de traverser, me poussaient laconiquement à comprendre la vie d'une autre façon, et surtout, dans son intégralité. Je ne voulais pas me limiter à gagner ma vie, à m'installer ; je voulais la clé, la seule, qui me permettrait de connaître le but de ma vie, son histoire, sa raison...

L'univers journalier que j'avais construit représentait alors une espèce de prison, un espace trop petit qui m'étouffait peu à peu, se rétrécissait sur moi, et tuait à petit feu la flamme de vie qui m'animait.

J'avais mal, mal à ne plus savoir pourquoi. Je n'avais pas de douleur, j'étais devenue la douleur.

Je voulais crier ma souffrance, hurler ma peine, mais le son de ma voix s'étouffait chaque fois, emprisonné dans ma cage thoracique.

Trop de choses m'étaient arrivées comme ça. Comme tout le monde j'avais combattu au jour le jour, construit et parfois reconstruit, mais peut-être qu'à force de le faire, je ne savais que le faire mécaniquement et j'oubliais alors la raison pour laquelle je reconstruisais.

Ma souffrance battait dans mon corps, envahissait mes rêves les plus doux, et soudain la lueur du matin n'était plus lumineuse mais grise. Peu importait la saison, elle était grise.

Je crois que mon âme, à ce moment de ma vie, a été aussi grise et sombre que ces matins d'été qui commençaient par un orage.

On aurait presque pu imaginer que les rayons du soleil gelaient sur moi comme sur la mort ; une espèce de tunnel sans fin, où la lumière finale est si faible que seule l'imagination ou la foi peuvent la faire survivre...

Mes valises étaient prêtes. J'avais vendu mon mobilier,

ma voiture et je ne savais absolument pas comment j'allais m'organiser. Qui vais-je rencontrer ? Comment allais-je me nourrir, me vêtir, me débrouiller dans l'immensité de cette planète ?

J'avais fait tourner le globe sous mes doigts, fermé les yeux, reposé le doigt, rouvert les yeux, laissant faire le hasard qui choisirait ma destination.

Maintenant que la décision était prise, tout devenait possible.

J'étais seule face à moi, face à ma vie. Tout devenait ouvert, réalisable. Il y avait enfin devant moi l'immensité désirée, un parcours hasardeux, mais surtout des chemins, des routes, des autoroutes, des avions, des trains, des voitures, des bois, des forêts, tout ce qui fait que le déplacement devient déplacement.

J'avais pour compagnie mon espoir et ma jeunesse, et j'avais à cœur l'ambition de quelque chose de plus profond pour mon existence.

Je ne pouvais plus attendre les nouveaux parfums de ma vie. Il me fallait aller les respirer, plus vite, plus fort, plus près.

Après des adieux qui n'en finissaient pas avec les proches, je goûtais aux éternelles recommandations familiales, aux mises en garde, et aux merveilleux amis protecteurs qui vous déconseillent tout ce qui peut vous éloigner d'eux...

Les mots qui revenaient sans cesse étaient toujours à peu près les mêmes, « partir c'est fuir », « c'est de la lâcheté », etc.

Je ne voulais plus expliquer, leur expliquer ce qui se passait en moi. De toute façon c'était ma vie, alors lâche ou égoïste, il fallait bien être quelque chose.

J'avais réussi à amasser un peu d'argent grâce à la vente de mes biens personnels. Il ne me restait qu'une valise et un

peu plus de finances que j'en avais d'habitude.

Je fermai donc définitivement la porte de chez moi et pris le premier taxi, en croisant une dernière fois mon triste voisin qui me parut encore plus abattu que les jours précédents.

Je fixai mélancoliquement les maisons, les jardins et leurs habitants à quatre pattes. Le taxi tourna au coin de ma rue et je me retrouvai un quart d'heure plus tard devant la gare de ma vieille ville.

Il était midi à l'immense horloge métallique et rouillée qui trônait à l'entrée de la station. Les gens s'affairaient entre les trains. Certains arrivaient, d'autres partaient, tous en transition, tous ensemble et pourtant si seuls.

Je payai le chauffeur, saisis mes maigres bagages et pris la direction du quai.

J'avais mon train dans quelques minutes, puis un trajet d'une heure vers Bordeaux, une ville plus conséquente qui, elle, possédait un aéroport où je pourrais enfin prendre un vol pour Paris.

L'arrivée à Paris se fit sans encombre. L'aéroport était immense et j'avais du temps.



### III

Il était près de 14 h. Mon avion à destination de Colombo au Sri Lanka ne partait pas avant 15 h 30.

Cette convocation aérienne laissait le temps aux voyageurs pour l'enregistrement des bagages, mais surtout, marketing oblige, pour les inciter à consommer un maximum dans les boutiques et cafés de l'aéroport.

Je décidai d'aller à l'essentiel et de procéder à l'enregistrement de mes bagages. L'hôtesse m'accueillit avec le sourire entraîné, un de ces sourires qui a l'air tellement figé qu'on se demande même si elle sait qu'elle est en train de sourire.

– Bonjour Madame, posez vos valises sur le tapis.

Je regardai mes effets personnels prendre la route de la soute à bagages. Ils seront parés avant moi pour ma destination.

L'hôtesse me donna le reçu qui indiquait la porte d'embarquement B 5, pour le vol à destination de Colombo

n° EK348. Je me dirigeai vers le café qui donnait sur la piste d'atterrissage afin de regarder ces oiseaux de feu cracher de leur ossature de fer, la puissance de notre monde moderne.

Le serveur s'approcha pour prendre la commande. Je respirai enfin d'un certain soulagement.

– Bonjour Madame, qu'est-ce que je vous sers ?

– Bonjour, un café et un croissant, s'il vous plaît.

– C'est parti !

Il ne pouvait pas dire mieux, c'était parti, enfin !

Autour de moi s'agitait la foule comme dans une fourmilière, chacun avec sa tâche, chacun avec sa destination, son retour, son départ... Et moi, au milieu de ce bourdonnement, je commençais à ressentir les joies d'une étincelante liberté.

Cette latitude qui se dessinait en moi, devant moi, semblait déjà installée. Je n'avais plus qu'à la consommer.

Je regardais autour de moi, aux tables voisines, des couples, des enfants, des gens en transit, tout le monde semblait affairé, affamé...

Cet éclectisme ravissait mon imagination. Se fondre enfin dans une masse, sans rien connaître, sans rien savoir et surtout sans rien vouloir s'accaparer de leurs problèmes. Les considérer comme des êtres humains, des gens, non plus comme des clients, des fournisseurs, des banquiers, des institutions, des administrations : des êtres humains...

À ma droite se trouvait un homme d'un certain âge, indubitablement d'un milieu différent du mien. Plutôt svelte, mal rasé, les cheveux tirant sur le blanc, légèrement ondulés, qui semblaient n'avoir pas rencontré de peigne depuis des siècles.

Il était vêtu d'une drôle de façon ; une sorte de pantalon crème à demi recouvert d'une tunique de même couleur, taillée à l'indienne, et des sandalettes de cuir. Je me surpris à le détailler comme un objet de musée. Impossible de définir

un âge, il était comme un enfant trop vieux ou un vieillard trop jeune. Je ne savais quoi penser.

Il avait des mains d'une finesse incroyable, des mains longues qui captivaient mon attention. Elles semblaient intactes. Je ne savais de quelle nationalité il pouvait être. Il avait une peau légèrement mate, un regard allongé, loin des Occidentaux, et devait certainement posséder des origines asiatiques. Je réfléchissais en le regardant, il m'intriguait...

Soudain, il leva la tête et me dévisagea. Embarrassée, je me retournai face à ma tasse de café. L'observateur observé, rien de plus grotesque...

J'étais très mal à l'aise, je sentais sur moi son regard inquisiteur et je n'osais plus me retourner. Cela devait me servir de leçon.

Qu'est-ce qui m'avait pris à le dévisager ainsi ?

J'étais trop confuse, j'avais l'impression qu'il me disait « qu'est-ce que vous avez à me regarder ? »

Je repris mon bagage à main, payai l'addition et partis plus loin.

Je dénichai une place sur un petit banc qui se trouvait juste avant le sas des départs ; de grandes vitres, de grands cendriers, de grands départs, de grandes émotions... Tout sentait ici les allers et retours, les gens en mouvement individuel qui se fondaient en une masse collective, ensemble et séparés.

Nous étions tous ainsi, près et loin, seuls et mille.

Ce sentiment flottait en moi, m'imprégnait inlassablement jusqu'à me prendre aux tripes, me saisir d'émotions. Je réalisai enfin que j'avais couru après cet instant, que je n'avais jamais eu l'occasion de comprendre ce désir de changement, de fuite, d'incertitude et d'insécurité.

Je ne savais rien, ne pensais plus. Simplement, je ressentais...

Ressentir, c'était cela qui se passait en moi. Je percevais

au travers de ces gens, de ce lieu, une immense vague de bonheur rafraîchissante qui me rappelait ma soif de vivre, ma destinée, mon indépendance, sans tenir compte des aspects sécurisants.

Ces communautés différentes qui se croisaient, se percutaient, se souriaient, tout cela était la vie, l'étincelante vie qui aurait dû s'édifier au fond de moi beaucoup plus tôt, celle après laquelle je cavais sans même savoir que je lui courais après.

Je me sentais prise d'une étrange sensibilité, d'une intense émotion. J'avais les yeux comme des rivières et je sentais monter en moi ma propre source, ma propre vie comme un morceau de linceul lâchement abandonné.

Je n'avais aucun doute du fait que ce que je vivais, des milliers de gens l'avaient vécu avant moi. Mais je savais que ce moment qui était différent, si court et si intense, me laissait apercevoir un droit à se transformer, à s'améliorer. Une autre histoire dans mon histoire était en train de s'écrire. Ce sentiment magnifique m'envahissait quand soudain j'entendis derrière moi :

- Bonjour madame... ou peut-être mademoiselle... Excusez-moi de vous déranger, puis-je m'asseoir à côté de vous sur le banc ? Je ne prendrai pas trop de place...

Je me retournai et découvris, se dressant devant moi, avec un sourire éclatant, l'homme que j'avais dévisagé au café. Je ne savais quoi lui répondre et il dut le voir car il me dit :

- Ne vous inquiétez pas... je ne viens pas vous importuner, juste me reposer à côté de votre sourire... J'ai cherché en vain depuis ce matin un sourire, et le vôtre m'est apparu tout à l'heure comme un mirage... je ne prendrai pas trop de place...

Il souriait en me disant ceci. Je ne pouvais quitter son regard. Il m'était impossible de comprendre ce qui se passait

derrière cet homme, il était simple, effroyablement simple.

De surcroît, ce n'était pas sur ce genre d'homme qu'habituellement mon regard s'arrêtait. J'avais plutôt le chic pour rencontrer des poètes en mal d'inspiration qui voyaient en moi leur muse ou à l'opposé des businessmen pressés, qui n'avaient que peu de temps à me consacrer.

Il attendait là, sans bouger, une drôle d'autorisation. Je lui souris en lui disant :

– Oui, euh ! ... Si vous voulez... Attendez, je vais pousser un peu mes affaires...

En disant cela je tâchai lamentablement de ramasser mes revues et sacs que j'avais immanquablement fait tomber. L'homme se pencha pour m'aider.

– Laissez, je vais ramasser tout cela. Désolé, j'ai dû vous déranger. C'est de ma faute, laissez-moi faire.

Il ramassa mes affaires et s'assit à mes côtés.

Entre nous, j'avais posé un de mes sacs, symboliquement. Je préférais mettre une barrière entre lui et moi. Il me déstabilisait.

Il m'avait parlé de mon sourire, alors que je ne pensais pas du tout avoir souri ; mais bon, ce devait être encore un mec qui voulait établir une approche... Celle-là, on ne me l'avait jamais faite ! Alors, s'il voulait ramasser un sourire matinal, c'est lui que cela regardait.

Un silence pesant m'envahit. Je regardais discrètement ce qu'il faisait en feignant de lire l'une de mes revues.

Effectivement, de plus près, je me rendis compte qu'il était très grand, mais aussi très maigre. Ses pommettes saillantes, ses joues creuses, laissaient voir en premier des yeux immenses, d'un noir profond.

Quand il m'avait parlé, j'avais remarqué un accent particulier. Ce devait être quelqu'un du Sud. C'était sûr qu'il n'était pas européen, peut-être un Oriental.

Je réfléchissais à ce que pouvait faire cet homme dans la

vie ; une chose était sûre, ce ne devait pas être un homme d'affaires. Un chef d'entreprise ? C'était impossible. Je me dis que c'était certainement un peintre ou musicien, un truc de ce genre, un artiste.

Pour se vêtir ainsi, il ne devait qu'être indépendant. Oui, dans notre société où l'habit fait le moine, il ne devait qu'être libre pour s'habiller ainsi.

L'image : l'inébranlable image que l'on donne, que l'on reçoit, que notre monde fabrique pour nous rapprocher, nous séparer des gens et construire ainsi des groupes, des masses et des minorités.

Ah ! Cela m'agaçait de voir que la vie était encore là avec ses clichés imposés. J'étais de ceux-là, de ceux qui reçoivent quelqu'un en le jugeant sur son habit, sa façon d'être, son mouvement. C'était triste.

Triste, je l'avais été et je l'étais toujours. Ma vie n'avait été qu'une sombre représentation de cette société. J'avais joué mon rôle à merveille pendant des années, boulot, dodo, impôts, bref la panoplie complète de la citadine robotisée. J'étais de ceux-là.

– Vous ne devriez pas attacher tant d'importance à l'habit Madame !

L'homme venait de me parler... Je me retournai vers lui. Il était toujours assis mais semblait fixer les avions qui arrivaient, comme si je n'étais pas là. Je ne lui répondis pas. Je n'avais pourtant pas parlé à haute voix !

Je me recentrai sur mes illustres pensées de notre société moderne quand il m'interrompit encore de mes réflexions :

– Avez-vous déjà visité la ville de Colombo où est-ce une première ?

Je le regardai, interloquée !

– Mais comment savez-vous où je pars ? Non, c'est la première fois. Je n'ai d'ailleurs jamais pris l'avion.

– Alors dans ce cas, ne vous inquiétez pas. Je lis sur votre

visage que vous êtes crispée à l'idée de ce vol. Ce n'est rien je vous garantis, soyez rassurée.

– Vous parlez comme un habitué, vous êtes certainement familier de ce genre de voyage, moi pas...

La curiosité me piquait. Je voulais savoir s'il arrivait ou s'il partait, aussi je lui demandai :

– Et vous, vous partez ou vous arrivez ? Quelle ville ?

L'homme me souriait, il avait un charme atroce. Je ne voulais pas, absolument pas penser à un homme en ce moment de cette façon. Mais diable... qu'il était beau !

– Je pars en voyage aussi ! Apparemment nous partons au même endroit. C'est un agréable hasard. Si vous voulez, nous pouvons effectuer le voyage en avion ensemble. Je suis seul sur ce vol, et vraisemblablement, vous aussi ! Et surtout ne soyez pas inquiète, ce n'est aucunement pour vous importuner.

Il souriait encore. Je le regardais avec étonnement. Comment cet homme que je venais juste de rencontrer dans le hall d'un aéroport avait l'aplomb de me proposer de partager le trajet avec lui ?

D'abord je ne le connaissais pas. En plus, j'étais toujours un peu méfiante avec les inconnus. Je réfléchissais, impossible de sortir le moindre mot. Je ne comprenais pas la dualité qui s'installait en moi ; j'avais envie de changer de place et envie de rester encore avec lui. Il me déstabilisait. J'étais très mal à l'aise.

Il me regarda et me dit :

– Cela fait un petit moment que je vous ai posé cette question. Vous avez l'air d'avoir réfléchi. Je ne veux en rien que votre interrogation devienne un supplice. Alors... nous partons ensemble ?

# Table des matières

PROLOGUE.....	7
CHAPITRE I.....	9
CHAPITRE II.....	13
CHAPITRE III.....	17
CHAPITRE IV.....	25
CHAPITRE V.....	31
CHAPITRE VI.....	35
CHAPITRE VII.....	49
CHAPITRE VIII.....	55
CHAPITRE IX.....	63
CHAPITRE X.....	69
CHAPITRE XI.....	75
CHAPITRE XII.....	85
CHAPITRE XIII.....	93
CHAPITRE XIV.....	99
CHAPITRE XV.....	105
CHAPITRE XVI.....	113
CHAPITRE XVII.....	121
CHAPITRE XVIII.....	125
CHAPITRE XIX.....	133
CHAPITRE XX.....	145
CHAPITRE XXI.....	161
CHAPITRE XXII.....	169
CHAPITRE XXIII.....	191
CHAPITRE XIV.....	197
CHAPITRE XXV.....	215
CHAPITRE XXVI.....	225
ÉPILOGUE.....	227
Annexes.....	233



# Découvrez Indigraphe

Chez Indigraphe, nous pensons que les histoires qui font rêver et les personnages auxquels nous pouvons nous identifier suscitent notre enthousiasme et nous invitent à nous mettre en mouvement. Nous œuvrons à partager des récits inspirants qui améliorent la compréhension de soi, afin d'être acteur de sa vie et des transformations que l'on souhaite y apporter. Nous nous consacrons à encourager l'écriture, à publier et à étendre la diffusion d'une littérature authentique, suscitant le plaisir tout en constituant un creuset d'inspiration pour le lecteur.

## QUELLE EST L'ORIGINE DU NOM INDIGRAPHE ?

Indigraphe provient de la contraction d'*indigo* et de *graphe*. Dans l'univers spirituel, le bleu *indigo* est la couleur que l'on associe à la conscience de soi, à l'intuition et à la sagesse. Elle est une invitation au voyage, renfermant des trésors sacrés. Nous sommes libres de créer en toute harmonie, ici et maintenant. *Graphe*, quant à lui, nous arrive du grec ancien *graphein* et signifie « écrire ». Cela représente notre désir ardent de partager de la connaissance et de diffuser de l'amour à travers les livres.

## QUE SIGNIFIE LE LOGO ?

L'indigo, la tonalité principale, n'a désormais plus de secret pour vous. L'orange est fondamental car c'est la couleur de l'action. Réfléchir en pleine conscience sans se mettre en mouvement ne sert à rien.

Ensuite, les lettres d'Indigraphe ainsi dessinées sont l'allégorie de la chaîne du livre ; comme si chacune en représentait un maillon. Le fil ondulé symbolise le lien qui les unit. Travailler ensemble, les uns pour les autres, les uns avec les autres.

Colorer la première et la dernière lettre met d'une part en lumière les initiales de cette devise que nous aimons « L'édition inspirante », et d'autre part, cela affiche notre volonté de revaloriser chaque bout de cette chaîne, autrement dit l'auteur et le libraire.

Enfin, le mouvement vers le haut sur le second « i » sert à montrer qu'il nous faut prendre de la hauteur et mettre en évidence « IND » les trois premières lettres de notre nom qui clament que nous sommes une maison d'édition indépendante.

Nous vous souhaitons de belles lectures avec les auteur.e.s Indigraphe.